

Les débardeurs



Débarder, déjorer en terme d'autrefois, dédzorer en patois, rude métier que celui-là, où il faut une coordination parfaite entre l'homme et le cheval. On découvrira sur ces photos les différents attelages que nos braves utilisaient au cœur de la forêt pour en sortir les troncs que les bûcherons avaient façonnés, à l'époque naturellement tous écorcés.

En plus des attelages, il y avait tous les outils, les coins, les chaînes, chaque objet avec un nom bien précis. Ces noms d'autrefois qui se sont perdus ou se perdent gentiment. A retrouver dans les ouvrages spécialisés ou à découvrir dans nos différentes rubriques.

Le professeur Piguet a passé très rapidement sur le métier :

Le noble tronc, une fois sectionné en "billons", il importait de les "déjorer", c'est-à-dire de les traîner à port de char. L'opération s'effectuait de préférence en hiver, au moyen de "l'aïndzerei"; plus tard de la luge à plots, invention locale d'un type spécial. La "queue" du sapin, aussi appelée "coucheron", demeurait d'ordinaire sur place. Il en était de même des troncs plus ou moins tarés, réputés ne pas valoir la voiture. Ces "couvenyè" pourrissaient sur place des décades durant.

Le voiturier (charoton) disposait les billons en longues rangées au bord d'un chemin digne de ce nom. Il les entassait sur un emplacement propice légèrement surélevé, "l'amatonnoir". Le "maton" ou tas comprenant d'ordinaire un étage, il fallait prendre garde de placer les billes à "valondze", c'est-à-dire légèrement inclinées dans le sens de la pente.

Le travail du bois, 1986.



Les Pesenti au travail.



Mêmes débardeurs. Ce « mahousse » a permis à un photographe de croquer cette scène mémorable. Un tronc, est-ce le gros fût d'une monstrueuse chotte, qui ne vaudrait plus un franc de nos jours et qu'on laisserait pourrir bien tranquillement dans la forêt ou au milieu du pâturage. L'affaire d'un bon demi-siècle voire plus.



Plusieurs des photos ci-dessus, Pesenti et compagnie, nous auront été fournies par la Communauté italienne du Nord vaudois.



Le débardage se faisait souvent l'hiver avec la luge.



Jules-Louis Rochat, scieur des Charbonnières, et l'un de ses débardeurs. Le travail était vraiment rude l'hiver au cœur de la forêt, autant pour les hommes que pour les chevaux.



Débardage au Risoud. Photo prise par Grivel, alors professeur au Collège industriel du Chenit pour être présentée à l'exposition agricole de Lausanne de 1910. Il avait profité de la situation pour prendre plusieurs clichés, tous plus révélateurs les uns que les autres.

Débardage moderne



Les tracteurs ont remplacés les chevaux. Les lieux de coupe et les chemins d'accès par contre en prendront un sacré coup. On voit même couramment des petites clairières complètement massacrées par ce type de travaux. A qui la faute, si ce n'est simplement à notre civilisation poussée vers l'avant à grand renfort de mécaniques, certes puissantes à un point que l'on n'imagine plus, mais par contre quelque part inadaptées.





Débardage à la Combe ou au Revers, au-dessus de la gare des charbonnières.





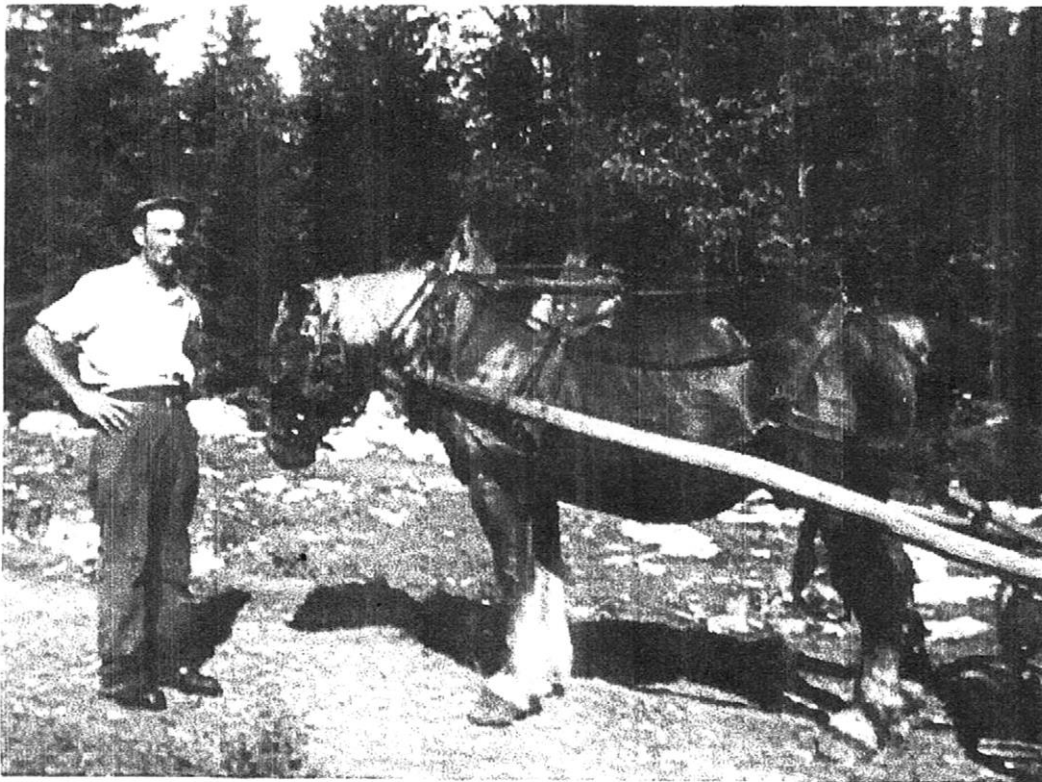
A se croire presque en Amazonie !



La panier, le débardage le plus moderne et le plus efficace avec des troncs de 4 m.

Juliette Reymond

Une année de la vie d'un voiturier



Éditions le Pèlerin

COLLECTION "JADIS"

NO 114

Juliette Reymond

UNE ANNEE DANS LA VIE D'UN VOITURIER

(juin 1924 - mars 1925)

Deuxième édition

EDITIONS LE PELERIN

1999

Quelques titres de la collection "Jadis"

56. Charles Rochat-Cerise *Modestie du blason*, 1994, 4.-
57. Edmond Piquet *Sur la Côte*, 1994, 4.-
58. Samuel Aubert *Chronique des événements 1914 - 1915*, 1994, 7.-
59. Fernand Denys *L'Épine des quatre saisons, souvenirs d'heureuses vacances*, 1994, 15.-
60. Paul-Auguste Golay *À la recherche de l'homme perdu*, 1994, 4.-
61. Frédy Villard *Un écolier du Séchey*, 1994, 5.-
62. S. Demiéville *Vers un musée Combiex*, 1994, 5.-
63. Samuel Aubert *Souvenirs de jeunesse - coutumes d'autrefois*, 1995, 10.-
64. Jacques Chevalley *Pour un musée de la vie vaudoise*, 1995, 5.-
65. Henri-Jules Rochat *Un moment à ma fenêtre*, 1995, 5.-
66. Auguste Piquet *À la recherche d'un acte perdu (acte de 1591)*, 1996, 5.-
67. Rémy Rochat *Du côté des Cernies en 1594 (acte de 1594)*, 1996, 5.-
68. Rémy Rochat *Deux églises, trois horloges, deux incendies*, 1996, 6.-
69. Charles Cramer *Les pieds dans l'eau*, 1997, 6.-
70. Lucien Reymond *La politique de l'avenir*, 1997, 6.-
71. Fritz Rochat *Des poules et un taureau*, 1997, 7.-
72. Rémy Rochat *Ma grand-mère Ellen m'a raconté...*, 1997, 7.-
73. Louis Aubert de Verrière-la-Côte *Dépenses faites dans le ménage pour 1862*, 1997, 7.-
74. Rémy Rochat *À la recherche des temps perdus, articles de 1971 à 1972 parus dans la FAVJ*, 1997, 7.-
75. Rémy Rochat *Le temps qui passe, articles de 1971 à 1973 parus dans la FAVJ*, 1997, 7.-
76. Virginie Rochat *Journal de ménage 1889 - 1896*, 1997, 7.-
77. Rémy Rochat *"LA PISTÈ", journal du ski-club des Charbonnières, extraits historiques des nos des années 1966 à 1972*, 1997, 7.-
78. Rémy Rochat *L'oeuvre historique du professeur Auguste Piquet, catalogue raisonné*, 7.-
79. Jules-Jérémie Rochat *Conférence à trois sur l'histoire du village des Charbonnières*, 1997, 7.-
Auguste Piquet
Rémy Rochat
80. F. Galloz *Précis sur le typhus ou la fièvre nerveuse contagieuse qui a régné dans quelques habitations foraines de la Commune du Lieu en 1810 et 1811*, 1997, 7.-
81. Auguste Piquet *L'an 1798 au Chenit*, 1997, 7.-
82. Anonyme *Profession de foi politique de la Société des Amis de la Liberté du Chenit*, 1997, 7.-
83. Rémy Rochat *L'oeuvre littéraire, historique et polémique de Lucien Reymond*, 1997, 7.-

I N T R O D U C T I O N

Le récit de Juliette Reymond sur les heurs et malheurs d'un voiturier et de sa famille est intéressant à plus d'un titre.

On y découvre déjà une forme de vie qui n'existe pour dire plus en nos parages. Aller loger dans un chalet du Risoud, sans confort, éloigné de tout, n'avoir pour tout véhicule que des chars à grand bois, un à échelles, mais surtout ses deux bonnes jambes, et cela avec une famille de six plus le domestique, et son bétail, cela se voit-il encore ?

Derrière-le-Risoud, la Landoz-Renaud, on y rencontre le père, voiturier mis face à face avec la poisse la plus totale, la perte de deux chevaux en une seule saison. On pourrait le dire: "Y a plus rien qui va!" Tout ce que l'on touche vous glisse entre les doigts. Encore beau qu'il vous reste la vie!

Il est évidemment dommage un peu que le travail lui-même de ces anciens voituriers que l'on ne connaîtra désormais plus, activité du passé, ne soit pas décrit. Cela eut renforcé la valeur de cette brochure, lui eut donné ce côté ethnographique qu'elle possède certes, mais d'une manière par trop modeste.

Cependant, par ces quelques pages, on pourra déjà se rendre compte à quel point en cet autrefois pas si lointain que ça, puisque certains de ses acteurs sont encore là pour témoigner, la vie pouvait être difficile. L'on s'étonne toujours de voir quand même ces hommes et femmes trouver toujours les ressources pour affronter pour dire n'importe quelle situation et en plus redresser la barre. Et en arriver même un jour à considérer ses épreuves passées comme un salutaire enseignement!

Des gens trempés à la dure. On appelle ces qualités-là courage et ténacité, obstination. Nos Combiens en eurent besoin pour passer outre aux difficultés dressées sur leur passage, surtout quand ils vivaient de la campagne, et qu'à cause du bétail, les soucis étaient multipliés par deux.

Cette petite brochure mérite donc votre attention. Elle vous fera comprendre aussi tout ce que notre temps nous offre en confort et en sécurité.

Les Charbonnières, en janvier 1999:

Remy Poizat

1924

UNE ANNEE DANS LA VIE D'UN PAYSAN VOITURIER

Julien et Léonie Reymond-Rochat des Piguet-Dessous.

La Landoz Renaud

Juin 1924 - mars 1925

Année où l'économie est au ralenti. N'ayant pas beaucoup de travail avec les grands bois, mon père cherche ailleurs. L'année auparavant, avec deux ou trois charretiers de la Vallée, ils s'en vont sortir une coupe de bois au Laitelet. En 1924, seul avec sa famille et deux domestiques, papa trouve une coupe de bois de 2000m³ à sortir à port de camion. Il préfère être seul responsable, a-t-il dit, mais cela ne lui portera pas chance...

Il se décide après maintes démarches de douane et préparatifs de tout genre nécessaires pour vivre avec sa famille dans un chalet, "La Landoz Renaud ou Petite Landoz", situé entre la frontière et Chaux-Neuve dans le département du Doubs. Pour maman c'est encore plus compliqué avec quatre enfants de 13, 12 et 11 ans qui vont à l'école, et le petit frère de 4 ans qui suit à pied tous les déplacements avec maman.

Au premier juin, départ avec tous nos bagages, chacun une caisse pour y ranger ses effets personnels, c'est une simple caisse à macaronis logée sous nos lits respectifs. A ce moment les douanes sont très sévères. Arrivés au Solliat, mes parents donnent la liste complète de tout ce que l'on emportait. Après vérification faite, on peut repartir. Le douanier demande encore si on a un chat! Non, lui répond maman. Oh! il faut le dire,

- 5 -

lui dit le douanier, car si à votre retour vous rapportez un chat de France, il vous faudra payer 10 centimes de droit de douane. Arrivé à la frontière par le chemin à la Tante sur la montagne du Chalet-Brûlé, on doit attendre les douaniers français avertis de notre arrivée. Ils montent depuis Chaux-Neuve pour contrôler notre chargement. En attendant c'est midi, l'heure du pic-nique s'impose. Mais, oh! surprise, on a oublié le pain! Alors papa et mon frère font demi-tour et repartent au Solliat chercher du pain, denrée de première nécessité avec 4 enfants. Et à leur arrivée les douaniers étaient là, beaucoup moins sévères que nos douaniers suisses.

Ce jour-là, avec maman, on a tant parlé de ces douaniers, que seul le titre fait peur à mon petit frère qui n'a que 4 ans, et il a fallu quelques semaines pour qu'il s'aperçoive que c'étaient simplement des hommes comme les autres, mais avec un uniforme. Ce que l'on a été content tout l'été de voir les douaniers arriver au chalet. Souvent dans nos voyages leur présence nous a rassurés.

Arrivés au chalet, pas moyen d'entrer. La cuisine était habitée par tous les fruitiers de la Gaique et la Landoz était louée par le même paysan. Avec tout le troupeau, ils étaient arrivés à la Landoz pour manger la première herbe. A la cuisine ils buvaient le dernier verre avant de quitter les lieux. Maman, deux sacs à la main, ne savait où les poser. A notre arrivée tous partirent à la Gaique où ils passeraient l'été, tandis que nous, nous primes possession des lieux avec 8 de leurs génisses et nos 2 vaches. Ce premier samedi il y eut du travail pour toute la famille, d'abord récurer la cuisine, ensuite préparer les lits, deux grands lits de chalet

où l'on change la paille et l'on y met des draps de grosse toile, de ceux qui avaient été filés et tissés à la Vallée, et un lit avec sommier et matelas pour les parents, le tout dans la même chambre. Puis dans la cuisine, à côté de la grande cheminée, on installe une ancienne cuisinière en fonte, notre grande table avec tabourets, et sur les rayons notre vaisselle.

Moi l'aînée, qui suis au collège, je resterai à la maison jusqu'aux grandes vacances, les 3 autres passeront tout l'été au chalet. Le premier week-end vécu au chalet, il y eut du travail pour chacun, et à 5 heures, le dimanche après-midi, départ par la Gaique et descente sur la Vallée pour reprendre l'école le lundi matin. Je fais mes adieux à maman. Le grand frère de deux ans mon cadet et papa m'accompagnent en descendant le chemin des Aubert où je n'ai jamais passé. Papa m'explique: "Tu vas descendre toujours cette même route, tu comprends, toujours la même. Et tu arriveras au hameau de Derrière-la-Côte. De là tu sauras bien rentrer chez nous". C'est le coeur gros que je les quitte, mais je ne pleure pas, et d'un bon pas, je descends. C'est à nouveau le long voyage de la traversée du Risoud. Tout le mois de juin même programme. Et depuis les grandes vacances je dis adieu à l'école jusqu'à la rentrée en novembre.

Ce n'est qu'une semaine plus tard que mes parents sauront que j'ai fait bon voyage. Tous les samedis les deux enfants descendent chercher la correspondance, du pain et les produits du jardin. Et moi je repars avec eux passer le dimanche au chalet.

Dans le chalet, durant l'été, il y a sept bûcherons bergamasques qui coupent le bois et travaillent d'une aube à l'autre,

c'est-à-dire qu'ils attendent sur la porte le matin que le jour se lève et que le soir à la nuit ils arrivent au chalet pour souper. Ils entrent sans mot dire. Ils sont, je peux le dire, "affautis". Ils ont chacun une petite cassette, et c'est à la deuxième cassette pleine de soupe que l'on entend un mot. Sitôt fini, ils vont se coucher. Car pas de congé, pas de répit, le lendemain c'est du même. Un jeune de 17 ans arrive plus tôt pour préparer le même menu chaque soir, soupe aux macaronis, et à midi, sur place, ils cuisent la polenta. Avec eux on partage la même cuisine. Sur le foyer ils cuisent leur soupe tandis que maman a son potager en fonte. Ils couchent au chalet au-dessus de l'écurie sur des lits de fortune, quatre rondins sur quoi ils ont cloué un sac rempli de foin et deux couvertures chacun. Assez fatigués, ils ne parlent pas d'insomnie!

L'été 1924 a été très humide, et souvent l'on s'est endormi au bruit de la pluie qui tombe sur le grand toit de tôle. C'est toute la musique que l'on entendait.

Dans le courant de juin, nous sommes au chalet sans la soeur aînée. Les parents partent à Mouthe en commission, ferrer le cheval, chez le sellier, et de là se dirigent sur Chaux-Neuve finir les nombreux achats. Seuls au chalet, les trois enfants bien sûr sans expérience, la maman manque. Il est 6 heures, l'heure de faire le goûter. Plus tard il faudra coucher le petit frère. Il n'y a plus de pain, on attend les parents. La nuit vient, il pleut, il fait nuit, la soeur laisse aller son lait au feu! Que faire sans pain ni lait? On attend la maman. Celle-ci ne vient pas. Et l'on n'a même pas l'idée de faire de la soupe ou de la semoule.

La faim au ventre les enfants se couchent et laissent la lampe à pétrole allumée sur la fenêtre, vu la nuit noire. Les parents verront ainsi la lumière qui les attend. Ils arrivent vers 10 heures, il pleut toujours, maman est très inquiète de ses enfants. Elle tient d'une main le char pour ne pas se perdre, elle ne voit même pas sa main devant ses yeux tant il fait nuit. Arrivé sur la montagne, papa va prendre son cheval sur la bride. Quelques pas et le voilà coincé devant un grand sapin. Papa pense: "Laisse le cheval aller seul, il trouvera le chemin mieux que toi dans cette nuit noire". Papa reprend sa place derrière le char et enfin arrive au chalet trempé jusqu'aux os. Au bruit du char, les enfants se réveillent. Il est trop tard pour songer à faire du souper, juste un morceau de pain pour calmer la première faim. Le cheval en place à l'écurie, le char à l'abri qui séchera avec tout son contenu, la famille au lit, ce furent de drôles de souvenirs! Et quelles explications le lendemain matin!

Ce jour-là, pour les enfants, ce fut une longue journée.

Dans les premiers temps, on l'a vu, le petit frère avait peur des douaniers. Ce simple mot le contrariait. Il les regardait par une fente du bois de lit. En cette année 1924, les souvenirs de guerre n'étaient pas effacés, les douaniers français qui passaient au chalet contaient leurs récits et histoires de guerre auxquels nous étions attentifs. Souvent nous avions leur visite. Ils venaient de Chaux-Neuve. Ils étaient, si nous étions en chemin où seuls au chalet, un peu nos gardiens. Quand les parents partaient aux achats à Mouthe ou à Chaux-Neuve, on restait seul

la journée entière et la visite des douaniers était la bienvenue, elle nous rassurait et l'on se sentait moins seul.

Nous avons aussi nos poules avec nous, et elles étaient tout le jour à rôder autour du chalet. Un jour, dans un petit bosquet d'arbres, maman trouve un joli nid de 12 oeufs. De temps à autre une jolie surprise!

Dimanche c'est la fête à Foncine. M. Faivre, le patron du bois, vient nous faire visite. A 11 heures, départ du chalet. On ira tous dîner à Foncine. Quelle journée! Il y a des carrousels. Mais pour moi, pas possible d'y aller, la tête me tourne. Alors l'argent que j'ai reçu, je le donne à ma soeur qui s'en donne à coeur joie. Au dîner, on a des escargots comme entrée. Est-ce possible, des escargots! Mon frère les passe au chien qui n'en veut même pas! On nous fait donc manger ce que le chien ne veut pas! Je ne me souviens pas du menu qui était très bon, mais alors l'entrée...

Un matin, en allant chercher le lait à la cave pour faire le déjeuner, maman aperçoit un rat de bois noyé dans le pot de lait. Après avoir sorti le rat, elle a vidé son pot de lait dans un seau et l'a placé au coin du chalet. En plus de nos deux vaches, toutes les génisses se sont rapprochées du seau, mais pas une n'y a bu, à cause de l'odeur. Le soir maman a épanché le lait dans le pré.

Seul dans le chalet, loin de toute habitation, on voyait de temps à autre arriver le facteur de Chaux-Neuve. Il arrivait en vélo par des chemins à chars souvent détrem-pés et avec de grosses ornières. C'était une visite fort appréciée. Il nous apportait quelques fois de la correspondance. Mais ce que

je me rappelle le plus, ce sont les catalogues de la Samaritaine et de St-Etienne. Ce dernier était très intéressant. Quant à celui de la Samaritaine, il faisait notre bonheur. Et les deux, ce que nous les avons feuilletés! Comme l'été fut très pluvieux, maman commanda un manteau de pluie ciré brun-rouge à la Samaritaine à Paris. Ce manteau a toute une histoire...

Un jour le douanier, Monsieur Cavin du Solliat, rentre au chalet et demande si on peut lui changer de l'argent. Il voulait descendre à Mouthe pour de l'argent français. Maman tout de suite lui change l'argent qu'il veut dans la cuisine où il est bien reçu. Là il voit le manteau pendu et voit bien que c'est un manteau neuf. Sans rien dire il repart, je pense, content de sa découverte. La semaine suivante, à la descente sur la Vallée par le Solliat, maman porte son manteau. Le douanier qui veille à l'affaire réclame tout de suite un droit de douane sur ce manteau. Maman se défend:

- Je ne paierai rien pour ce manteau. Je vis en France, je rentre ce soir, mon mari gagne sa vie en argent français. Non, je ne veux rien payer.

- Et bien je ne vous laisse pas passer, lui dit le douanier.

Sur ce maman enlève son manteau et le lui donne en se disant: "on verra bien".

Arrivée au chalet, le soir, elle écrit tout de suite une lettre à l'arrondissement des douanes à Berne, en expliquant bien son histoire, véridique en tout cas. Et quelques jours après on reçoit une lettre nous disant que sans frais on pouvait aller rechercher le manteau. C'est moi-même qui suis allée le chercher jusqu'au Solliat à pied. Je n'ai pas

vu le douanier. Le manteau par contre était pendu dans le bureau. C'est la femme du douanier qui me l'a rendu. Quant à celui-ci, on ne l'a jamais revu au Chalet. La leçon avait été bonne!

Aux grandes vacances, je quitte l'école. La famille sera au complet jusqu'à la rentrée en novembre. Que d'expériences et de voyages à pied à travers le Risoud, soit sur France ou sur Suisse, et toujours en chantant malgré nos difficultés. Oui, malgré celles-ci, nous avons beaucoup chanté. Souvent maman, très courageuse, chantait pour ne pas pleurer.

Nous avons au chalet huit génisses et nos deux vaches, et c'est papa qui "traisait". Avec nos deux vaches nous avons trop de lait pour notre usage, et pendant la belle saison, soit de juin au début d'octobre, nous portons le lait au chalet voisin où ils faisaient le fromage. Notre lait n'était pas de trop. Il y avait environ 30 minutes pour y aller, et la boille était lourde pour nos jeunes dos. En chemin nous l'échangions de l'une à l'autre. Dans ce chalet il y avait comme chez nous quatre enfants, mais leur travail était différent. Les deux garçons, l'un de 10 ans et l'autre de 5 ans, on bien travaillé. Mais pour eux ce serait une autre histoire, un autre livre! Ils avaient là-bas un gros taureau nommé Pompon. Ce que nous l'avons fait chanter en lui criant Pompon! C'était pour nous une distraction bien légitime. Et repartir à pied avec la boille au dos, vide cette fois, on n'avait pas peur de tout ce bétail.

Bien souvent ma soeur et moi nous descendions à Chauv-Neuve, surtout y chercher du pain et des denrées de première nécessité.

Il y avait pour environ quatre heures de marche. Avec la pluie, cet été-là, j'ai vu mes parents rentrer avec un chargement de foin, d'avoine et de nourriture, direct avec tout l'attelage dans l'écurie du chalet où le foin ruisselait.

Les samedis de beau temps, maman préparait le bassin en ciment derrière le chalet. Elle puisait 30 à 40 cm d'eau dans le bassin de la citerne et chauffée par le soleil. Voilà qui fera le bain et la toilette des quatre enfants. Un plaisir pour nous de faire trem-pette!

A Mouthe, maman nous avait acheté de l'étoffe pour nous confectionner chacune une blouse. Nous avons choisi nous-mêmes la couleur, une bleue avec des fleurs blanches, et une dans les tons chauds de l'automne. Nous les avons toutes cousues à la main, on en était très fier. Avant de quitter la maison, maman avait fait préparer par l'instituteur, Monsieur Jean Berney, le programme de l'école. Avec maman les leçons étaient faciles et à la rentrée en novembre tout le programme était appris. Même à la couture de l'école nous n'en n'aurions pas fait autant. Les leçons en pleine nature, avec les moyens du bord, de l'initiative, voilà qui sera utile tout au long de la vie.

Au cours de l'été, un domestique pas du tout qualifié a conduit son cheval dans un ban de pierre. Celui-ci s'est pris la jambe dans une lésine et malheureusement se l'est cassée. Le cheval n'étant pas tout payé, la perte a été importante. Il a fallu le descendre vivant aux abattoirs du Sentier, chargé sur un char à échelles, tout cela pour éviter les ennuis de douane. Toute la nuit le cheval a tapé du pied et rongé sa crèche. Personne n'a

dormi.

Durant la saison, il y a eu beaucoup de coups durs, de tracas, de peines et de craintes.

Après cette première perte, papa se vit obligé d'aller acheter un nouveau cheval. C'est à Yverdon, chez Monsieur Le Vaillant, qu'il choisit son "outil de travail". Un beau cheval de trait qu'il trouve à son goût. Mais il n'a que 5 francs dans sa poche et le cheval coûte 1500 francs... Monsieur Le Vaillant a néanmoins confiance, et le marché conclu, papa arrive à la La Landoz avec ce cheval auquel il faudra tout apprendre, et même, en un premier temps, le français!

Papa est très difficile pour former un cheval suivant ses goûts pour aller au grand bois. Le métier est très dur, aussi bien pour les hommes que pour les chevaux. Et s'il leur dit: "un petit pas", il ne faut pas qu'ils fassent un grand.

Papa a souvent dit: "Heureusement que mon cheval m'obéit mieux que mes gamins!" Et pourtant, sans être docile, on a toujours obéi à ses ordres de commandement.

A la saison des petits fruits, on est sur place. Quelles cueillettes! Je me souviens même du temps des fraises où l'on cueillait avec des parapluies! Et c'est avec un grand seau bien rempli que maman partait en Suisse à pied faire la confiture. Tandis que nous les filles, on rentrait faire le souper pour la famille. Un matin, arrivés sur la montagne du "Chalet Brûlé", à 15 minutes de notre chalet, il y avait déjà deux dames du Solliat qui cueillaient. Elles s'étaient levées avant nous!

A la cuisine, dans le foyer, on faisait quelques fois de grands feux, et tous autour du feu, avec des visites de passage, on chantait de tout coeur les chansons d'autrefois.

Un beau jour, maman s'aperçoit que ma soeur et moi, on a des poux! Quelle histoire! Tout de suite elle descend au Sentier chercher de la cévadie, c'est le remède de ce temps-là. Et comme nous avons les deux de grands cheveux, ce n'est pas rien.

Dans un chalet, à trente minutes de chez nous, il y avait deux petites filles. Ce sont elles en venant chez nous qui nous ont fait ce cadeau. Maman, connaissant la situation de ces deux filles et de leur mère surchargée de tant d'ouvrages de toutes sortes, n'a rien dit. Seulement qu'elles ne devaient pas nous approcher de trop près si elles revenaient chez nous. Après une semaine le mal était vaincu, personne n'en avait parlé.

Mon papa aimait ses chevaux et les forêts. Il était très bruyant et très fort, mais il avait un coeur d'or. Il ne nous a jamais donné même une giffle. A la Landoz, quand il sortait du bois près du chalet, je me souviens, avec maman, on allait derrière le chalet préparer les légumes ou peler les pommes de terre pour ne plus entendre crier: "Hue! His! Yey!", langage de cheval. A un moment donné, sans domestique, c'est mon frère âgé de 11 ans qui mena le cheval. Cela l'a dégoûté d'être charretier sa vie durant.

Le premier samedi d'octobre, c'est la foire. A ce moment-là, la foire, c'est un événement, et pour nous les enfants, retrouver ses amis d'école, c'est à ne pas manquer. Quelle journée! Moi l'aînée, j'ai le devoir de rentrer au chalet avant la nuit, mais ce n'est qu'à 5 heures que la petite troupe

part d'un bon pas pour traverser le Risoud. Tout à coup, ma soeur qui marche la première se retourne. "Des hommes", nous dit-elle. Mon frère passe le premier d'un bon pas. Et c'est toute la municipalité du Chenit en train de boire un verre qui nous arrête. Et, connaissant nos circonstances, après nous avoir versé un verre de vin, nous encourage à nous dépêcher, car la nuit vient vite. Sur la porte du chalet maman, soucieuse, nous attend. Et voilà la petite troupe qui arrive où chacun a son histoire à raconter. Je ne pouvais pas partir seule, lui dis-je, sitôt que j'avais ma soeur, je perdais mon frère. Et ainsi de suite, et ce n'est qu'à 5 heures que, réunis les trois, nous sommes partis.

Au mois de novembre on descend reprendre l'école. C'est à la grande rentrée que l'on réintègre notre maison. Depuis ce moment-là, maman et le petit frère remontent au chalet 2 ou 3 jours pour faire le ménage au papa. Puis retour 2 ou 3 jours en bas pour les lessives et le ménage. Jusqu'au premier janvier, pas de neige. Les voyages toutes les semaines à travers le Risoud se font sans histoire.

Le 24 décembre on arrive au chalet passer la fête de Noël avec papa. Mais voilà, mon frère a la rougeole et les deux soeurs le suivent. Quelle semaine! Une seule chambre chaude où toute la famille dort, où l'on fait la popote et où trois enfants ont la rougeole. Un docteur ? Vous n'y pensez pas. On est à 2 heures et demi de toute habitation.

Le premier janvier la neige est là, et il n'y a pas de luge au chalet. Papa pense continuer son travail. Alors, avec le dernier stade de rougeole, tous nous quittons le chalet avec 30 cm de neige dans un char à échelles garni de paille avec couvertures et

duvets. Les malades sont bien secoués dans la descente du chemin à la Tante. Sur le coup de midi tout l'attelage traverse le Sentier. Les passants sont médusés. Ils croient voir passer des romanichels! Un cheval attelé au char, un cheval attaché à l'arrière, un chien, les parents et les enfants, plus un domestique, et tous enveloppés jusqu'à la tête. Si bien que le tenancier de l'Hôtel de Ville put dire à papa quelques temps après cette équipée: "Si tu t'étais vu, tu n'aurais jamais osé traverser le village!"

Mais l'on rentrait chez nous, et personne ne nous a demandé ou donné quoi que ce soit. Arrivés à la maison où durant 8 jours il n'y avait pas eu de chauffage, tous se sont mis à faire du feu, car le froid n'est pas indiqué en cas de solde de rougeole. Puis maman se mit à faire des gâteaux. C'était le Nouvel-An. Tout cela fut sans suite.

La semaine suivante papa et le domestique remontaient au chalet, bien équipés pour l'hiver, espérant finir la coupe de bois qu'ils charriaient au-dessus de Chaux-Neuve, au lieu dit "La Cheneau" où un camion l'emmenait dans une scierie à Fort du Plane.

Nouveau malheur, un deuxième cheval périt d'une rupture d'anévrisme. Papa l'a vu fléchir dans les limons et tomber. Deuxième perte sèche. Il descendit annoncer ce nouveau malheur à sa femme. Là j'ai vu papa pleurer! Maman se prépara le lendemain pour partir avec papa, car le cheval ne pouvait pas être rapatrié en Suisse. Que de démarches à faire. D'abord aller trouver le propriétaire du bois à Fort du Plane. Quel voyage! Un train les emmènerait depuis Foncine, mais avant il faut bien compter 3 heures de marche. Dans le train

ils rencontrent un vieux colporteur qui sert de guide. Avec lui pas de faux-pas, il connaît toutes les stations de ce petit train. A Fort du Plane, M. Faivre est fort déçu d'entendre cette histoire, mais que faire, les choses sont là. Il y a des papiers à signer pour faire enterrer le cheval sur France. Et si pour aller ce fut facile, pour le retour, avec à nouveau trois heures de marche, ce fut une autre histoire. Mes parents étaient épuisés.

De retour au chalet, le chien-loup que nous avons recueilli avait commencé à manger la tête du cheval. Ni une ni deux, d'un coup de hache papa lui fracasse la tête. Creuser un trou pour enterrer le cheval, à cause de la neige et du gel, pose problème. Le trou est restreint, papa doit couper les jambes du cheval à la hache pour pouvoir l'enterrer plus facilement. Lui qui aimait ses chevaux plus que quiconque, cela lui a été très dur.

Dans la semaine des relâches, en février, j'ai vu à la cuisine le pain, le lait et le café, et même le vin, geler.

L'hiver se donne bien, la neige s'amoncelle au mois de mars 1925. Abattu, découragé, après une expérience pareille, papa rentre en Suisse sans avoir fini le travail. Nouvelle perte financière, avec tout cela l'argent français avait baissé. Il rentra donc plus pauvre qu'il n'était parti.

Cette expérience nous a cependant laissé des souvenirs et a forgé nos caractères. On a passé une année pleine de coups durs qui nous ont marqué pour toute notre vie. Une année non riche d'argent, mais riche d'événements où nous fûmes solidaires les uns des autres. Une année qui nous a forgés, nous les grands, pour mieux affronter la vie avec ses joies et ses revers. Une année que je ne regrette pas.

Quand on est parti en 1924, l'argent français se changeait à 32 francs. Papa avait fait son compte. Au printemps l'argent avait fait une baisse et se changeait à 19. Il en résulta une perte assez forte pour nous.

Pendant l'hiver, seule l'unique chambre était chauffée par le potager où maman cuisinait. Dans la chambre avec deux grands lits de chalet, le lit de mes parents, un potager, la table et les chaises et tabourets, voilà le mobilier. On dormait tous là. Les deux filles dans un lit avec le petit frère entre les deux, dans l'autre lit attenant, le grand frère et le domestique, et dans l'autre les parents. Et en plus trois enfants avec la rougeole pendant les fêtes de fin d'année.

L'année d'après, en juillet 1926, j'ai fait un séjour d'un mois aux bains de Lavey, ayant eu depuis deux ans déjà une forte crise de rhumatisme. Pendant ce séjour, on allait toutes à 15 minutes à pied boire de l'eau thermale à la source. En chemin je racontai à l'une de mes camarades de chambre l'année que l'on avait vécue à la Landoz. Tout ce que je lui disais était la vérité que j'ai vécue. Une soeur de St-Loup nous accompagnait toujours pour savoir si on buvait de cette eau très mauvaise qui sentait les oeufs pourris. Elle entendit ce que je racontai. Et, trouvant cette histoire invraisemblable, elle me dit tout à coup:

- Tais-toi, menteuse!

J'en avais été clouée et ne répondit rien. Mais pourtant tout cela était vrai.

F I N

Note:

Après tous nos déboires ,nos malheurs et avec force perte d'argent, au printemps de l'année 1926 nous reçumes une facture pour la location du chalet pour l'hiver 1924-1925. Mes parents en étaient confondus. Je ne sais comment cela s'est fini, mais ce que je peux dire, c'est qu'on ne gagne jamais avec les gens riches.

Maman, qui avait passé sa jeunesse à l'étranger, professeur de français pour les enfants de noble famille, parlait cinq langues. Mariée à 32 ans, elle s'est adaptée à sa nouvelle vie en élevant ses enfants avec foi et toujours beaucoup de courage pour seconder son mari.

Photo de couverture: Louis Pেসenti, beau-frère de Juliette Reymond.

Cette brochure a été éditée sur la machine du Pèlerin. Elle a été tirée à quarante exemplaires, en août 1999.



La Petite Landoz en mars 2015.

